

que les jeunes gens ne s'étaient pas soumis au cérémonial de judaïsation, avec immersion totale pour les deux fiancés et prélèvement d'une goutte de sang du pénis du fiancé, il essaya d'abord de les persuader de se soumettre à ce rituel, afin qu'il puisse les marier comme juifs à part entière. Le couple refusa, disant qu'ils se considéraient comme juifs depuis de nombreuses générations, et qu'une telle cérémonie serait pour eux une humiliation.

En réponse, le rabbin dit qu'il refuserait de les marier et qu'il demanderait aux autres rabbins d'en faire autant. Le rabbin Dayan dit à notre journaliste que, malgré toute sa sympathie pour les nouveaux immigrants, il s'était senti obligé en conscience d'agir en conformité avec la loi religieuse.

Enfin, le couple, irrité par la tournure que le rabbin donnait à l'affaire, décida de célébrer le mariage selon leur coutume antique.

Ce fut une cérémonie pittoresque, la première de ce genre qui ait eu lieu en Israël. Les anciens de la communauté officiaient, vêtus de robes noires, assis à une table, murmurant leurs bénédictions en langue amharic à l'oreille des fiancés assis face à eux, visiblement anxieux et intimidés.

Plusieurs dizaines d'autres Éthiopiens assistèrent à la cérémonie, qui se déroula dans la salle de réunion du centre pour l'assimilation. Le chef des anciens de la communauté agita une sorte d'éventail fait de longs crins blancs, et, à la fin de la cérémonie, plaça un foulard blanc sur le front du fiancé, tandis que d'autres célébrants frappaient dans leurs mains, produisant un rythme pareil à celui des tambours africains. Ensuite, le fiancé, vêtu d'un costume civil ordinaire et portant une calotte noire, passa un anneau d'or au doigt de la jeune fille. Elle était vêtue entièrement de blanc. Elle passa à son tour un anneau d'or au doigt de son fiancé. Tous deux signèrent alors le contrat de mariage, rédigé en langue amharic, et les chefs religieux y apposèrent également leur signature. Ainsi se termina la cérémonie

officielle. Puis toute la noce se fit photographier avec les mariés et tous se mirent à danser au son de tambours africains.

Ma'ariv, 6 janvier 1985

LES ARABES SONT LA CAUSE DE L'INFLATION ET DU CHÔMAGE

Les habitants de l'agglomération de Netivot, dans la région du Negev, ont trouvé la réponse à la question : pourquoi y a-t-il tant de chômage et tant d'inflation en Israël ? La plupart des chômeurs donnent la même réponse, et en outre, ils connaissent la solution. A leur grand regret, on ne leur permet pas de « s'occuper » des coupables.

Deux des rendez-vous des chômeurs sont le café Blue Grass, face à l'hôtel de ville, et le snack-bar Sami Bourekas, à l'entrée de la ville. On les trouve là de midi jusqu'à l'heure de la fermeture, assis devant des verres de bière et des cendriers débordants. Ils ne demandent qu'à expliquer pourquoi ils sont au chômage, et comment l'inflation est parvenue jusqu'à son taux actuel. Yossi Biton, vingt-six ans, au chômage depuis dix mois, m'expose la situation : « *Ce sont les Arabes qui causent le chômage et l'inflation. Ils acceptent de travailler pour de très bas salaires — la moitié, parfois le quart du tarif pour le même travail. Avec tout l'argent qu'ils gagnent, ils achètent des sacs de riz, de farine, de sucre, des barils d'huile, et ils font monter les prix. Et aussi, ils s'envoient nos filles. Si un Arabe offre à une fille 100 dollars, bien sûr qu'elle va coucher avec lui. Si on expulsait de Netivot tous les Arabes qui viennent de Gaza pour travailler ici, il n'y aurait pas de chômage et pas d'inflation. Si vous vous trouvez dans une bagarre avec un Arabe maintenant, vous vous faites arrêter tout de suite, parce que la police est complètement du côté des Arabes.* » Les hommes qui sont assis à la même table que lui opinent, ils sont d'accord, ils pensent tous comme lui.

Le propriétaire du Sami Bourekas, Yossi, qui refuse de révéler son nom de famille, fait ce commentaire : « Venez ici le matin de bonne heure, vous verrez des centaines d'Arabes venus de la bande de Gaza. Ils attendent sous les eucalyptus. Ensuite arrivent les patrons d'industrie, les fermiers moshav, tous les gens qui ont besoin d'un ouvrier, et ils les embauchent. Les Arabes travaillent pour le quart du salaire moyen national. Mais les choses ne sont pas tout à fait aussi simples. Par exemple, moi, je suis patron de restaurant. Je paie un Arabe 1 000 shekels pour environ trois heures de nettoyage le matin. Je paierais bien un juif 3 000 shekels ou plus pour faire le même travail, s'il voulait prendre un balai, mais personne ne veut. On dit que c'est du travail sale, donc, pas pour les juifs. Un jeune homme qui a fini son service militaire ne veut pas faire ça. Écrivez que les juifs ne veulent pas faire un travail sale. »

Le président du conseil municipal local, Joseph Abu, dit : « Cela me fait mal au cœur de ne rien pouvoir faire pour les garçons qui viennent me trouver tous les jours et qui me supplient de leur trouver du travail. Cette année, l'usine Sport-Life a fermé. Elle employait 54 personnes. L'atelier Mister Buy, qui en employait 53, a fermé aussi, et l'usine de radiateurs, 36 personnes... » Il me montre un télégramme qu'il a expédié à plusieurs ministres. Texte de ce télégramme : « Le kibboutz de Saad a licencié 12 ouvriers originaires de Netivot et qui sont pères de familles nombreuses. A leur place, il a pris un entrepreneur qui emploie des Arabes. La situation de l'emploi ici se détériore rapidement. Je vous en prie, intervenez. »

Dans une telle atmosphère, où même le président du conseil municipal local se fait l'écho de sentiments racistes, la haine pour les Arabes se répand très vite. Aux dernières élections, le parti Kach du rabbin Meir Kahane n'a obtenu ici que 40 voix. Mais au cours de sa dernière visite dans l'agglomération, en octobre, des centaines de jeunes de Netivot sont venus l'acclamer. S'il y avait des élections aujourd'hui,

Kahane pourrait compter sur des centaines de voix dans la seule ville de Netivot.

Mordehai ARTZIELI, *Ha'aretz*,
16 novembre 1984

OUVRIERS ARABES ET OUVRIERS JUIFS

Par une chaude journée, nous visitons l'agence pour l'emploi de Ashod. Sur ses fiches, 1 250 demandeurs d'emploi, 738 offres d'emploi seulement. Cependant, le directeur de l'emploi pour la région sud, Abraham Peniri et son adjoint, Yossi Cohen, ont attribué 200 emplois à des ouvriers venus des territoires, la semaine dernière. « Nous n'y pouvons rien, disent-ils, il y a beaucoup de travaux que les juifs ne veulent pas faire. Pendant la crise des années soixante, dit le porte-parole de l'agence pour l'emploi Zalman Hen, nos ouvriers se battaient pour une journée de travail. Quand on donnait à un homme dix jours seulement de dur travail manuel, il se mettait en colère. Mais aujourd'hui, quand vous proposez à un homme un travail manuel, il vous crie : Allez donc le faire vous-même. »

« Il y a toute une partie de la société israélienne qui ne voudrait pour rien au monde envoyer ses enfants travailler aux abattoirs, à plumer les volailles. Ce sont les mêmes gens qui prêchent le gordonisme aux habitants des nouvelles implantations » (c'est une allusion aux kibboutz), nous dit un autre fonctionnaire. « On ne peut résoudre les problèmes en style Palmach. On ne peut pas dire d'un soldat démobilisé qu'il est un parasite s'il rentre après avoir servi son pays et ne se voit offrir que des emplois payés au-dessous de l'indemnité de chômage, ou à peine le salaire minimum. »

Nous avons visité plusieurs usines de la zone industrielle d'Ashod, sur le littoral, en compagnie de fonctionnaires du ministère du Travail. En raison de la récession, beaucoup d'entreprises avaient réduit leur